Document generated on 06/16/2025 4:02 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Robert Lévêque à Jacques Brault

Robert Lévêque

Number 127, November 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61822ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lévêque, R. (2010). Robert Lévêque à Jacques Brault. *Moebius*, (127), 155–158.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Très cher Jacques Brault,

Vous ne me tiendrez pas rigueur, je l'espère, de cette lettre. Elle sert avant tout à vous saluer chaleureusement et à témoigner de l'impact de votre œuvre sur l'un de vos lecteurs. Vous lirez dans ces fragments d'une chronologie ma découverte personnelle d'un très cher écrivain, un homme intelligent et sensible qui m'a appris à voir, à lire, à aimer, à mourir.

1985. Université de Montréal. C'est la rentrée scolaire. Baccalauréat en études françaises. À peine sorti de Polytechnique, décrocheur désabusé des études scientifiques pratiques, je me présente avec détermination à la première séance du cours de Travaux pratiques de lecture, l'esprit réconforté par un récent apophtegme de mon père : *Tu vas tout droit sur l'aide sociale avec ta littérature!* Le local n'a pas l'air d'une classe, c'est un peu le chaos. Je ne connais personne. Les étudiants debout parlent fort. Un prof, assis, d'une voix douce fait l'appel de noms. L'homme porte un veston de laine gris, des épaules larges, un dos légèrement courbé, des jambes croisées. Lunettes de corne, pas de cravate, l'air timide et bon. Un parfait inconnu. Dès les premiers cours, l'étranger au veston gris commence à nous intriguer. Les semaines passent, je bouquine et tombe sur un livre d'occasion à cinquante sous publié l'année même de ma naissance (1965) et parlant d'un homme qui a le prénom de mon père :

> *Je me souviens de toi Gilles mon frère oublié dans la terre de Sicile je me souviens d'un matin d'été à Montréal je suivais ton cercueil vide j'avais dix ans je ne savais pas encore*

Candidement, j'apporte le livre en classe et le lui montre. *Est-ce vous qui avez écrit ça : **Mémoire** ?* Son soupir affirmatif me laisse songeur. En octobre 1986, les médias annoncent que le prix David est remis à notre professeur, Jacques Brault. Curieux de cette étoile montante, les étudiants du groupe l'interrogent. Il glisse poliment sur les questions et s'empresse de rappeler l'ordre du jour. La même semaine, *Forum* publie une entrevue où il déclare que son métier consiste à « apprendre aux étudiants à lire ». Sur le coup, je suis offusqué. Net. *Non mais, Monsieur, je sais lire depuis la fin des études primaires !* Les années suivantes, je découvre ses essais sur la lecture et sur l'écriture :

> *La vraie lecture, je veux dire la lecture totalisante et dont la finalité reste sans fin, quand elle s'accorde intimement au livre lu, fait de ce livre qu'il est sans âge et sans lieu. Les plus grands écrivains nous sont alors plus proches que nos compatriotes et que nos parents ; ils comptent parmi nos intimes ; ils nous incitent à découvrir au fond de nous-mêmes une vie autre, plus vaste et plus savoureuse.*

Puis je me casse la tête pour tâcher de comprendre concrètement cette altérité qu'il associe constamment à l'écriture :

> *Écrire, parmi d'autres conséquences possibles, fait sortir de soi-même. Ça nous entraîne au loin, ça ramène aussi à soi-même, tant et si bien que celui qu'on a quitté et celui qu'on retrouve ne sont pas identiques.*

Je m'interroge sur le fameux *je est un autre* de Rimbaud, puis entre Blanchot et Platon, je consulte quelques ouvrages sur le voyage astral. Je lis ensuite le récit d'*Agonie* dans lequel un professeur d'esthétique, un homme gris comme l'ombre vit une altérité radicale et devient clochard. À la lecture, je me sens comme l'étudiant du récit, qui vomit d'abord le non-sens, mais qui observe son professeur, puis s'y identifie, acceptant l'agonie de naissance qu'est la vie.

1988. Maîtrise en études françaises. Je talonne ce professeur d'intimité (pas celui-ci, l'autre) et le harcèle. Il a

une liste d'attente pour le directorat du mémoire. Un bon jour, il n'en peut plus de ma jactance et cède à la pression. J'essaie de mettre en pratique ses conseils : *collez au texte quand vous lisez et visez la rapidité du trait quand vous écrivez*. Le mémoire est finalement déposé *ad nauseam*.

1995. Université McGill. Scolarité de doctorat, puis une rédaction qui n'en finit pas : *La pensée de l'anonymat chez Jacques Brault*. Je fais un plan de thèse rendant compte de la dynamique de l'effacement :

1. Suppression du nom propre
2. Dissolution de l'individu
3. Résorption du *je*
4. Abolition de l'espace-temps
5. Abrogation de la propriété intellectuelle
6. Sublimation du texte

Yvon Rivard s'acharne à me ramener à l'exercice scolaire qu'est la thèse, mais je m'égare et n'écoute pas vraiment. Jamais été un très bon élève. On me parle de blocage, de transfert… En 1996, les médias annoncent la remise du prix Gilles-Corbeil de littérature, le « Nobel québécois » comme l'appelle Robert Lévesque (pas moi, l'autre). Le lendemain, une intellectuelle de *La Presse* publie un article approfondi : *Qui c'est ça, Jacques Brault ?*

Aujourd'hui, Jacques Brault, votre signature se fait plus rare ; votre voix, plus voilée que jamais. Bien sûr, on parle de plus en plus de vous et de votre œuvre. Les études se multiplient. On connaît maintenant mieux votre art du paradoxe, votre penchant pour les seuils de l'être et du non-être, on lit avec humour dans votre ironie ; on développe de la sympathie pour vos clochards. Vos textes foisonnent d'apophtegmes et de chinoiseries. On vous a suivi jusqu'en Orient. Vous avez tôt montré qu'écrire faisait devenir autre, faisait mourir. Vous avez ajouté qu'aimer et mourir étaient même mouvement. Le syllogisme était on ne peut plus clair : nous comprenons que l'écriture est un geste d'amour. De plus, vous avez expliqué et illustré en quoi lire et écrire constituaient un même acte. Nous saisissons, comme cet étudiant auprès de son professeur d'agonie, l'idée que la véritable lecture d'un texte exige

l'effacement même de ce texte autant que l'aveuglement du lecteur. D'ailleurs, on vous a lu jusqu'à la frustration de ne pas tout voir, de ne pas tout comprendre. On vous a écouté lire, relire et dire. Redire même. On a lu vos poèmes et votre prose, vos essais, votre théâtre, vos critiques, vos chroniques et vos traductions. Vos enseignements ont porté fruit.

Maintenant, très cher Jacques Brault, que devenez-vous ?

Cordialement,
Robert Lévêque